

Sermon du dimanche matin, 23 juillet 1905,  
en l'église Saint-Nicolas de Strasbourg

« ... mais c'est en lui que vous avez été instruits pour vous  
renouveler par une transformation spirituelle de votre jugement... »

*(Ephésiens 4,23)*

Vous l'avez entendu dimanche dernier : c'est aujourd'hui la dernière fois dans une longue série de dimanches que nous nous retrouvons ici dans cette église, telle que nous la voyons, car elle va être rénovée à l'intérieur.

Nous n'avions pas remarqué, au long de toutes ces années écoulées, que la blancheur de la voûte et des murs se ternissait, et ce n'est que maintenant qu'on nous l'a dit que nous nous rendons compte combien tout est noirci et couvert de taches.

Comment cela s'est-il produit ? Personne n'a sali ces surfaces, mais elles n'ont pas évité les effets du soleil, de l'humidité et de la poussière, et voici qu'elles ne sont plus dignes d'une maison de Dieu.

Vous avez compris où je veux en venir, je veux vous parler du temple spirituel que nous sommes et vous faire prendre conscience que de même nous n'avions pas remarqué que sa pureté se trouve altérée par la poussière du monde. Est-ce que nous prendrons à temps la résolution de le restaurer ? Ce souci s'impose avec une telle évidence que nombreux sont ceux qui comme moi ont dû faire cette comparaison, quand ils ont appris dimanche dernier que le chantier de la rénovation allait être ouvert. Peut-être même que l'on dira qu'une telle comparaison, qui fait parabole, est bien banale.

Cependant, ce qui vaut en vue du royaume de Dieu n'est pas évident et n'est pas banal, mais demande vérité et gravité. Et parce qu'il en va ainsi, je vous convie à réfléchir sur la parabole que représente aujourd'hui la situation de notre église ici même. J'aimerais pouvoir dire qu'une telle parabole ne nous concerne pas.

Mais elle nous concerne tous. Car les choses du monde pénètrent dans le temple de notre cœur, bien que nous le gardions fermé. Elles y pénètrent jusqu'au plus profond par des fissures et par les fenêtres, elles y font régner le trouble et de l'obscurité. Cela se fait lentement, imperceptiblement, et puis tout à coup nous remarquons que c'est bien réel.

Vous comprenez de quoi je parle, sans que j'aie à livrer de longues explications. Je pense que nous prenons ici au sérieux notre état de disciples de Jésus et d'enfants de Dieu et que si la voix du monde s'élevait autour de nous pour nous dire : donne-moi ton cœur, je vais te le remplir d'honneurs, de joies et de plaisirs, nous ne lui donnerions point, pas plus que nous laisserions cette église être transformée en hall commercial. Nous dirions au contraire : notre cœur appartient à Dieu et nous le gardons pour lui sans le profaner. Et pourtant, j'ai le sentiment que ces mêmes personnes, qui se sentiraient anéanties si elles avaient vendu leur âme au monde moyennant quelques plaisirs coupables, ne se doutent pas du danger qui nous guette lorsque nous tolérons de conserver en nous certaines pensées qui nous paraissent inoffensives et anodines.

Nous avons en nous des pensées avec lesquelles nous jouons et entretenons le même rapport qu'avec des gens que nous ne voulons pas connaître de trop près parce que nous

sentons qu'alors nous ne les supporterions plus, mais nous tenons à leur compagnie tout en sachant qu'elles ne nous sont d'aucune utilité. Ce sont donc des pensées qui rôdent sur les bords de notre existence, que nous ne voulons pas laisser entrer, que nous comptabilisons comme des reconnaissances de dettes, sans les faire peser sur notre être intime qui les rejetterait. Bref, nous nous comportons comme telle femme frivole qui accumule de petites dettes par ses dépenses en produits de toilette et habits chics et s'imagine que son mari ne s'en apercevra pas, car elle peut les couvrir un certain temps par quelques économies secrètes, jusqu'au jour où tout son édifice s'écoulera, entraînant la ruine de son bonheur et de la famille.

Nous sommes tous un peu des fous, comme cette femme dans son insouciance. Nous savons bien par observation et expérience que les dettes, même les plus petites que l'on traîne avec soi, peuvent ruiner quelqu'un, mais nous entretenons en connaissance de cause, année après année, une foule de dettes vis-à-vis de nos relations dans le monde et avons toujours l'illusion que la loi naturelle du paiement ne s'appliquera pas à nous et que nous resterons épargnés.

Ces pensées, qu'il ne nous semble pas nécessaire de mettre en accord avec notre vie la plus intérieure, je les considère comme des dettes secrètes que nous avons contractées dans notre rapport au monde – et comme elles sont secrètes, cachées, il est difficile de les identifier exactement. Si j'en évoque quelques-unes, je ne vous apprendrai pas grand-chose : ce sont par exemple des haines tenaces, des rancunes, un refus de pardonner, alors qu'au nom du Christ nous avons pu pardonner des choses bien plus graves ; ou ce sont des convoitises quelconques, reconnues comme des fautes, auxquelles nous n'avons pas renoncé, alors que d'autres convoitises coupables, bien plus puissantes, nous les avons surmontées, par obéissance à Jésus et si bien qu'elles ne nous attirent plus ; ou encore un sentiment d'avoir toléré une sorte de tromperie, d'injustice, que nous n'avons prise qu'à moitié au sérieux, alors que nous condamnerions par ailleurs toute forme flagrante d'injustice... Et ainsi de suite : toujours de petites choses que nous gardons sur notre conscience et que nous pouvons juger de peu d'importance, puisque nous avons su écarter de nous les grandes tentations.

Si nous montrions les uns aux autres ces secrètes reconnaissances des dettes que nous avons contractées dans le monde, nous serions effrayés et chacun demanderait à l'autre : comment as-tu pu vivre si longtemps avec toutes ces dettes ? Chacun presserait l'autre de se mettre en règle.

Mais en général nous ne voyons pas le danger qu'il y a à laisser en nous des pensées et des souvenirs d'actions honteuses qu'il n'est pas possible de concilier avec notre conscience. Comme ces pensées se tiennent tranquilles, elles ne déterminent pas notre vie présente, estimons-nous. Elles sont là en nous comme des wagons immobilisés sur une voie de garage qui ne mène nulle part. Vous croyez donc qu'elles ne vous menacent en rien – mais à la première erreur d'aiguillage, le train de votre vie déviara vers ces rails et vous serez fini, à vos yeux comme peut-être à ceux du monde. Et si même à force de jouer avec ces pensées ce n'est que pour vous et intérieurement, dans les plis de votre cœur, que vous vous sentirez « fini », vous le serez néanmoins en réalité pour le monde, car vous n'avez toujours vécu que comme l'ombre de vous-même.

Combien de personnes sous le soleil, qui ont sombré intérieurement, parce que n'ayant pas eu la volonté d'honorer leurs dettes, elles ont traîné comme des zombies le poids de leur existence défaite, devenue vaine ?

Chacun de nous est menacé d'une telle catastrophe. Aussi, regardez ces murs de la maison de Dieu, dont les couleurs sont noircies par la poussière et attendent d'être rafraîchies, et entendez ce que nous dit l'apôtre : renouvelez votre esprit. J'aimerais que Dieu vous donne à comprendre ce commandement mystérieux, afin que personne ne parte sans en avoir été ébranlé.

Ce mot « Renouvelez-vous » exprime en effet un des plus grands mystères du christianisme, à savoir qu'il ne faut pas que l'ancien ait comme tel autorité sur nous. Selon la loi du monde, toute chose s'abîme dans son passé. Le monde est comme un fleuve qui nous suit et nous emporte, dans lequel nous voyons des hommes se noyer, entraînés par les flots des péchés, ces terribles flots qui toujours à nouveau surgissent des profondeurs de la terre. Et lorsqu'il y a un homme qui voudrait se sauver de son passé et se hisser sur une hauteur hors d'atteinte des flots, d'autres hommes arriveront qui le précipiteront dans le fleuve, car ils ne supportent pas que l'un d'entre eux se détache du passé et se sauve.

C'est peu dire que d'affirmer que Jésus aide les hommes à se délivrer de leur passé ; il est venu et au nom de Dieu a libéré les hommes à jamais de l'autorité que le passé avait sur eux. Ce serpent qui silencieusement s'est glissé entre les hommes, il lui a écrasé la tête. N'en ayez plus peur. A ceux qui prêchent sa bonne nouvelle il a donné la puissance de dire qu'ils peuvent à tout moment commencer une nouvelle vie. J'ai le sentiment presque que c'est excessif qu'un être humain soit investi du pouvoir d'annoncer cela à ses compagnons, au nom de Jésus, mais je sais que c'est une réalité et que si je n'en étais pas certain comme je le suis de penser et de respirer, je n'oserais jamais prêcher devant vous en son nom.

C'est une grâce, qu'il vous est donné de saisir... Et vous me dites : nous avons déjà voulu la saisir et nous pensions la saisir, mais rien... Nous avons cru la sentir sur nous et pensions que tout allait soudain se transformer, que ce serait dimanche dans nos cœurs, mais c'était un jour ordinaire de semaine et la vie continuait à suivre son cours.

Nous ne voulions pas comprendre pourquoi nous attendions en vain et reconnaître que rien ne se passait... Mais vous le savez : c'est parce que vous n'avez pas mesuré le mot d'ordre « Renouvelez-vous » dans toutes ses dimensions, dans sa longueur, sa largeur et sa profondeur, parce que vous restiez insincères avec vous-même, que vous vouliez retenir certains avantages, ne pas tout lâcher, et que vous tentiez ainsi de tricher. Il en va de nous, les humains, comme il en alla pour Ananie et Saphire (*Actes 5, 1-11*), qui voulurent également faire un don au Seigneur, en vendant leur propriété, mais comme ils en détournèrent une partie pour eux, ils furent anéantis.

Un homme peut se tromper lui-même, mais non le Christ qui l'habite. Ce n'est pas vous qui vous renouvelez, c'est l'esprit du Christ qui agit en vous. Et vous ne sauriez tirer de vous-même aucune force de renouveau, aucune paix, aucune joie, c'est l'esprit du Christ qui vous les donne. Mais ce que vous devez faire, pour que le renouvellement s'effectue, c'est d'être entièrement sincère avec vous-même, sans ménagement, et de mettre en lumière ce que vous avez essayé de cacher, des mauvaises pensées, des mauvais penchants, des convoitises, des menus plaisirs ; vous vouliez les conserver, dans l'idée que cela ne vous compromettra en rien, mais les voyant maintenant dans la pleine lumière de votre cœur, tels qu'ils sont,

superficiels, laids et disgracieux, sans les charmes et le flou que leur prêtait l'obscurité, vous trouvez en vous la force de dire : c'est fini, ça, je n'en veux plus.

Ecoutez bien ce que nous enseignent ces murs et prenez-le à cœur, afin que vous sachiez ce que vous avez à faire et ne disiez pas : demain, après-demain. Et lorsque vous serez parvenus à vous surmonter, jusqu'à en saigner, et à régler l'homme extérieur sur la vérité de l'homme intérieur, vous éprouverez un sentiment que personne ne peut décrire, qu'aucun mot ne peut exprimer, le sentiment d'un renouvellement de votre être par la force de l'esprit de vérité... car là dans la vérité et la sincérité est le Seigneur.

Albert Schweitzer  
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)  
Traduction Jean-Paul Sorg